

# Un Héritage dans les Airs

## ROMAN D'AVENTURES

XVII

UNE FORTUNE A LA MER

Pendant quelques instants, il garda l'immobilité la plus complète. Mais sa résignation n'était qu'apparente. Profitant du moment où James Well le quittait du regard pour s'assurer de la distance à laquelle le ballon se trouvait de terre, il se précipita sur lui à l'improviste et, lui saisissant le poignet, il le serra avec une telle force que l'aéronaute laissa échapper son arme.

Enlevant alors son adversaire dans ses bras robustes, Reynard le poussa sur le rebord de la nacelle et le précipita dans le vide, tandis que le ballon, subitement allégé, faisait un bond de cinq cents pieds dans les airs, tout en continuant sa marche dans la même direction.

XVI

CHATIMENT

Le lendemain matin, dès que les premiers rayons du soleil vinrent dissiper les ténèbres, Reynard jeta un regard anxieux sur le pays qui s'étendait à ses pieds.

Il se trouvait au-dessus d'une vallée, au milieu de laquelle serpentait un cours d'eau assez large, et que limitaient de chaque côté—à l'est et à l'ouest—des montagnes ou plutôt des collines de médiocre élévation. Toute cette vallée était couverte de bois touffus et, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, on n'apercevait aucune habitation humaine.

Reynard, en faisant cette constatation, se sentit rassuré, son plan fut aussitôt formé.

Le ballon, en suivant la direction du nord-ouest, le conduisait vers la côte occidentale de la péninsule d'York, celle qui est baignée par les eaux du golfe de Carpentaria. Cette côte, il le savait, est à peu près déserte. Il s'y trouverait donc, du moins pour un temps, à l'abri des recherches de la justice, tandis que s'il gagnait la côte orientale où son signalement avait sans doute été transmis dans tous les ports, il risquait fort d'être arrêté avant d'avoir pu gagner le large.

Cette considération primait, pour lui, toutes les autres.

Certainement il n'ignorait pas que, sur les rivages inhospitaliers du golfe de Carpentaria, il lui faudrait, pendant quelques jours, mener une existence misérable peut-être même souffrir les tourments de la faim, avant de rencontrer un bâtiment qui lui permit de quitter l'Australie. Mais cette perspective ne l'effrayait pas. Le principal pour lui était de se dérober aux recherches dont il se savait l'objet.

Il laissa donc le ballon poursuivre sa route à travers les airs dans la direction du nord-ouest.

Le pays continuait à paraître inhabité. Cependant, vers les dix heures du matin, Reynard aperçut au loin devant lui un groupe d'individus qui se tenaient au bord d'une petite rivière coulant à cet endroit dans une gorge assez profonde.

Lorsqu'il se fut rapproché, il vit que ces individus travaillaient à établir un pont sur la rivière : il reconnut aussitôt que ce pont était destiné à relier les deux tronçons d'une voie ferrée, le long de laquelle étaient déjà placés des poteaux télégraphiques.

Cette circonstance lui causa quelque ennui.

—Il y a donc maintenant des lignes télégraphiques partout en Australie ? murmura-t-il. Où va celle-ci ?... Probablement à la côte méridionale du golfe de Carpentaria, près de laquelle on a récemment découvert

des gisements aurifères. Une fois à terre, j'aurai soin de ne pas me diriger de ce côté.

Le ballon franchit bientôt la voie ferrée, et Reynard constata avec satisfaction qu'au delà la contrée reprenait son aspect primitif : il n'apercevait devant lui à perte de vue qu'une nappe de verdure dont rien ne venait interrompre l'uniformité.

Toute la journée se passa ainsi.

Vers six heures du soir, cependant, Reynard remarqua que l'aspect du pays se modifiait sensiblement : les arbres se faisaient plus clairsemés et plus étiés ; en même temps, le terrain prenait une teinte jaunâtre, indiquant que le sable dominait dans sa composition.

Un cordon de dunes basses se dessina bientôt à l'horizon ; puis, au delà, Reynard aperçut comme un immense miroir réfléchissant les rayons du soleil.

—La mer ! s'écria-t-il. Voici le moment d'atterrir. Enfin !

Se rappelant ce qu'il avait vu faire au malheureux James Well, il tira la corde fixée à la soupape du ballon, qui aussitôt se mit à descendre, tout en continuant, sous la poussée du vent, à se rapprocher du rivage.

Malheureusement pour lui, Reynard ignorait la manœuvre des ancres et du guide-rope. Il n'avait, d'ailleurs, aucune idée des difficultés, voire des dangers, que présente l'atterrissage d'un aérostat. Il se figurait que le ballon viendrait tranquillement se poser sur le sol et qu'il lui suffirait ensuite de quelques précautions pour sauter à terre sans encombre.

Cette confiance devait causer sa perte.

Le ballon, à demi dégonflé, n'était plus qu'à quelques mètres de terre, lorsqu'une forte secousse ébranla la nacelle et la fit brusquement osciller : elle venait de heurter la cime d'un arbre.

Reynard, qui ne s'attendait nullement à ce choc, perdit l'équilibre. Avant d'avoir eu le temps de se retenir à quelque cordage, il était violemment projeté hors de la nacelle. Il tomba d'abord sur une des branches supérieures de l'arbre, puis sur une branche plus basse, et enfin sur le sol sablonneux.

Sa chute fut ainsi très sensiblement amortie. Après un simple étourdissement de quelques secondes, il put se remettre sur ses pieds sain et sauf, n'ayant que quelques contusions sans gravité.

Mais, pendant ce temps, la nacelle s'était dégagée du milieu des branches, et le ballon, qui contenait encore une certaine quantité d'hydrogène et se trouvait déchargé du poids de Reynard, était remonté à une certaine hauteur. Lorsque le misérable se releva, il l'aperçut qui reprenait sa route vers la mer, en emportant la valise et le trésor qu'elle contenait.

Il resta un instant comme frappé de stupeur ; puis rassemblant ses esprits, il se lança, aussi vite que ses jambes le lui permettaient, à la poursuite du ballon. Il espérait que celui-ci ne se maintiendrait pas longtemps dans les airs et ne tarderait pas à tomber. Il était évident, en effet, que l'aérostat, dans son état actuel, ne pouvait fournir une longue course.

Mais, deux kilomètres à peine le séparaient du bord de la mer. En quelques minutes, le ballon eut franchi cette distance, et lorsque Reynard, à bout de souffle, arriva sur la plage, ce fut pour le voir continuer inexorablement sa route vers le large, en rasant la surface des flots.

Pendant longtemps, stupide, immobile, il le suivit du regard.

Le ballon s'éloignait toujours.

Enfin, ce ne fut plus qu'un point à peine perceptible sur l'immensité de l'Océan, puis il disparut complètement dans les brumes de l'horizon.

Alors, un cri rauque, sauvage, n'ayant plus rien d'humain, s'échappa de la gorge du misérable ; un rictus effrayant fit grimacer son visage. Il tendit les bras en avant et s'abattit de toute sa hauteur sur le sable humide.

Après cinq nouvelles journées d'une marche toujours pénible, les voyageurs n'avaient pu recueillir aucun renseignement nouveau concernant *Le Syrius*. D'autre part, malgré tout le soin avec lequel les recherches avaient été conduites, ils n'avaient découvert aucun indice pouvant leur laisser supposer qu'ils avaient dépassé l'endroit où le ballon avait atterri.

Ils commençaient à s'étonner grandement que Reynard n'eût pas interrompu plus tôt son voyage aérien ; et cet étonnement devint de l'inquiétude quand ils eurent accompli une journée de marche au delà du Steaten sans avoir rien trouvé.

Assis devant les tentes, après le repas du soir, M. Dalmon, Julien, le docteur et Flinders s'entretenaient du sujet qui les intéressait si vivement, tandis que Jeanne et Geneviève, s'étaient déjà retirées dans leur tente. Les quatre hommes formaient les conjectures les plus diverses sur le sort qu'avait pu subir Reynard et le ballon.

—Enfin, déclara l'enseigne au bout de quelques instants, demain nous serons fixés au moins en ce qui concerne le résultat de notre expédition, car nous ne sommes plus qu'à quatre lieues à peine de la mer. Si, dans ce trajet, nous ne rencontrons rien, c'est que, selon toute probabilité, *Le Syrius* aura continué sa route au-dessus des flots, et, dans ce cas, nous n'aurons plus qu'à prendre le chemin du retour. Tout espoir sera certainement perdu.

—Ce sera évidemment le seul parti à suivre, fit M. Dalmon, dont la voix saccadée trahissait l'agitation... Mais je ne puis croire que Reynard ait osé se hasarder au-dessus de l'Océan. C'eût été la mort presque certaine pour lui.

—Assurément, reprit Julien, s'il a voulu tenter l'aventure, il y a mille chances contre une pour qu'il ait péri, victime de sa témérité ; car le ballon n'a pu se maintenir assez longtemps dans les airs pour le conduire jusqu'à la terre la plus proche.

—Quelle serait cette terre ? demanda M. Dalmon.

—La Nouvelle Guinée, qui, dans cette direction, est éloignée de l'Australie d'environ huit cents milles ; cette distance, ajoutée à celle déjà parcourue par le ballon, ferait un total de près de huit cents lieues. Aucun aérostat, si bien construit qu'on le suppose, ne pourrait effectuer un semblable trajet sans renouveler sa provision d'hydrogène.

—Reynard, avança à son tour Flinders, n'ignorait certainement pas cette particularité ; du reste, le ballon devait déjà commencer à se dégonfler, et notre homme n'a pas été sans s'en apercevoir.

—Aussi, je crois qu'il n'a jamais songé à gagner la Nouvelle-Guinée. Mais il se peut que, connaissant mal la manœuvre d'un aérostat, il ait été entraîné, malgré lui, loin de la côte australienne.

—Cette hypothèse est, en effet, parfaitement admissible, approuva le Dr Doinet.

—Un peu de patience encore, conclut Julien ; dans quelques heures, nous saurons à quoi nous en tenir.

On devine sans peine avec quelle hâte les voyageurs se remirent en marche le lendemain, dès les premiers rayons du soleil. Le sort de la partie qu'ils avaient engagée allait enfin se décider.

Les recommandations les plus pressantes avaient été faites aux hommes, d'avoir à redoubler d'attention dans leurs recherches.

(A suivre)